

Regard d'élèves en 11 CO sur les questions/réponses à l'école



La classe presque au complet

MOTS CLÉS: INTERROGATIONS • SOCIÉTÉ

Quel est l'avis des élèves sur l'importance accordée en classe à leur propre questionnement à propos de ce qu'ils lisent, voient ou entendent au quotidien hors les murs de l'école ? Préfèrent-ils répondre aux questions des enseignants ou en poser ? Selon eux, pour être discutées en classe, les thématiques qu'ils amènent ou pourraient amener doivent-elles impérativement être reliées au chapitre abordé à l'instant T ou seulement en lien avec la branche enseignée ? Est-ce ou serait-ce possible d'arriver avec des questions dans tous les cours ? Ont-ils des interrogations sociétales qui n'ont guère de place, voire aucune, à l'école ? Jacques Héritier, enseignant au Cycle d'orientation des Collines à Sion, a accepté de prêter l'une de ses classes lors d'un cours de sciences humaines et sociales pour le jeu de l'interview.

Avant l'arrivée des élèves, Jacques Héritier explique qu'il enseigne aussi dans une classe d'observation, et qu'avec une pression moindre du programme et un effectif réduit, l'enseignement est davantage dialogué, ce qu'il trouve très stimulant au niveau des apprentissages. Il relève néanmoins qu'à fréquence variable dans tous ses cours, certains élèves partagent des

questions en lien avec l'actualité, estimant cette dimension importante en SHS, l'histoire et la géographie étant particulièrement propices au tissage de liens avec les enjeux du monde actuel.

La discussion avec les 11CO s'est déroulée en deux temps, d'abord avec presque tous les élèves de la classe, deux d'entre eux répondant à des questions scolaires pour combler une absence, et ensuite avec un petit groupe de volontaires pour un échange plus participatif.

DISCUSSION AVEC TOUTE LA CLASSE

Face à la classe, très vite, on perçoit que des questions sur les questions ne sont pas vraiment habituelles et ont de quoi surprendre certains élèves. L'un d'eux se lance et juge que partir de leurs questions c'est intéressant, mais estime tout autant essentiel de chercher et de trouver les réponses en lien avec le programme.

A les entendre, il y a parfois, mais pas toujours un espace pour les questions en lien avec la matière abordée. Certains estiment que cela dépend des profs et d'autres des disciplines enseignées. Ils confirment qu'en SHS il est plus facile de partager leurs interrogations relatives au thème abordé, avec de temps à autre de petites ouvertures sur quelques pans de l'actualité.

«Ce serait bien de partir davantage des questions des élèves pour renouveler un peu l'enseignement», observe l'un des ados. Un autre contre-argumente : «Au CO, nous sommes là pour acquérir une culture générale et, en plus, ce n'est pas le métier des profs que de répondre à des questions hors du programme.» Là, Jacques Héritier intervient pour exprimer son désaccord sur la vision de sa profession, tout en précisant que c'est assurément plus facile de prendre ce temps en SHS que dans d'autres branches, selon qu'il y ait ou non des examens finaux.

Finalement, comment les jeunes perçoivent-ils l'évolution des questions entre l'enfance et l'adolescence ? Il y a deux théories dans la classe : selon l'une, leur nombre augmente proportionnellement au savoir acquis, selon l'autre, leur nature, leur spécificité et leur complexité changent à mesure qu'ils grandissent.

APPROFONDISSEMENT AVEC UN GROUPE D'ÉLÈVES

Alicia, Khalid, Noa, Salem, et Yafet se sont portés volontaires pour approfondir la discussion, indiquant d'emblée apprécier les occasions offertes pour poser des questions en classe, tout en précisant que ce n'est pas le cas de tous les élèves. Comment analysent-ils le fait que certains n'expriment guère leurs interrogations, même si on les y invite ? En substance, ils pensent que s'ils ne le font pas, c'est surtout parce qu'ils n'osent pas en raison du poids du jugement des autres jeunes et aussi de certains enseignants. Ils ne croient pas que cela soit logique, cependant ils comprennent que des élèves se sentent intimidés et préfèrent s'effacer. Ils supposent que quelques-uns se sont lassés de lever la main, étant trop rarement interrogés, et qu'ils ne se sentent dès lors plus légitimes pour intervenir avec des questions. L'un des jeunes se demande par ailleurs si tous sont comme lui, à savoir très curieux, et ayant le besoin de comprendre.

La conversation avec ces cinq jeunes glisse sur leur perception d'une école plus idéale qui laisserait davantage de place pas forcément à leurs questions, mais à des thématiques actuelles traitées de manière plus interdisciplinaire. Ils aborderaient en classe des sujets variés, tels que l'astronomie, l'économie, les légendes urbaines, la vie des jeunes des cités, les solutions pour lutter contre la pauvreté en Afrique ou les raisons des positions européennes dans les conflits mondiaux ou encore, de manière plus pratique pour leur vie future, la gestion d'un budget en lien avec les impôts. Leur liste déjà longue montre le sérieux de leurs préoccupations et elle pourrait s'allonger sans problème. Plusieurs élèves notent que certains enseignants sont mal à l'aise avec les sujets d'actualité, les considérant comme trop politiques, alors qu'à leurs yeux il devrait être possible d'en parler, pas forcément immédiatement, mais dans le cours suivant,

de façon à laisser à l'enseignant le temps de creuser le sujet. «Monsieur Héritier parvient à répondre à certaines de nos questions sans donner son avis, donc ce n'est pas impossible», relève l'un d'eux.

«Si l'enseignant s'appuie sur nos questions pour ensuite nous transmettre la matière, il est certain qu'il sera davantage écouté.»

Un élève

Pour avoir cette ouverture à des thématiques plus qu'à des questions précises, ils suggèrent une modification de l'organisation de l'école, avec une approche différente des cours les après-midis de façon à rendre les apprentissages plus participatifs. Tous les cinq considèrent que si l'enseignement répondait davantage à de vraies questions, cela les aiderait à mieux fixer les apprentissages. Toutefois, ils sont conscients que c'est compliqué à cause du programme, des évaluations pour l'obtention du diplôme de fin de 11CO et aussi du fait qu'ils se définissent comme surtout habitués à écouter. Ils mettent en avant le fait que les pressions exercées sur l'école peuvent expliquer que leurs questions ne sont pas toujours bienvenues en classe, même lorsqu'elles sont pertinentes et reliées à la thématique étudiée. L'un d'eux se demande pourquoi on leur laisse si peu la parole. A plusieurs, ils argumentent en se complétant. «Si c'est le prof qui raconte son histoire, cela n'aura pas le même impact que s'il part d'une interrogation qui pourrait vraiment nous interpeller», commence l'un. Et un autre de poursuivre : «Si l'enseignant s'appuie sur nos questions pour ensuite nous transmettre la matière, il est certain qu'il sera davantage écouté.» «Avoir la liberté de ce questionnement serait idéale pour que les élèves les plus curieux puissent aller plus loin», dit une autre voix qui proposerait au moins une fois dans l'année scolaire un cours articulé autour d'une interrogation qui passionne un élève. Et l'un des cinq ajoute : «Je suis persuadé qu'un cours entièrement consacré à l'actualité et partant en partie de nos questions serait une excellente idée pour donner à toute la classe l'envie d'apprendre.» Un élève propose d'introduire, sur le modèle du collège, des options au CO, ce qui permettrait de réserver du temps aux questions des élèves.

Afin de trouver hors de l'école des réponses à leurs questions, deux élèves mentionnent spontanément la bibliothèque comme une ressource idéale. Et les voilà qui citent les derniers livres empruntés sur des thèmes qui les passionnent. Les trois autres ont plutôt tendance à interroger ChatGPT, sans avoir bien conscience de l'incertitude et de l'imprécision des réponses apportées.

Propos recueillis par Nadia Revaz ●